

# Le bonheur est sur le chemin

Article paru dans les DNA le 7 octobre 2004

**Parti à pied le 1er mai sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle** par la voie de Vézelay en France et le Camino del Norte en Espagne, Jean-Claude Oberlé de Grussenheim est revenu le 23 septembre... en avion. Il raconte son pèlerinage.

Pourquoi ce pèlerinage ?

J-C.O. : Grande question qui appelle une réponse souvent difficile à fournir. Jean-Christophe Ruffin en parle avec humour dans son livre Immortelle randonnée. Je ne sais pas si je suis le « type qui doit avoir un problème », mais je reconnais qu'il faut être un peu cinglé pour se lancer dans une telle aventure. Presque cinq mois en chemin dont 123 jours de marche, j'ai parcouru près de 2 000 km à pied ! J'ai 62 ans cette année. Malgré les inévitables petits soucis de l'âge (hypertension, cholestérol...), je me sens encore relativement en forme.

Je profite de ma retraite et je me dis que c'est maintenant ou jamais qu'il faut réaliser mes rêves, même s'ils paraissent un peu fous.

Le sac à dos a-t-il pesé ?

N'en déplaise à M. Ruffin qui dit qu'on porte « le poids de nos peurs », je prétends avoir porté le poids de ma liberté. Je portais 15 kg plus deux litres d'eau sur le dos. La tente m'a permis de m'arrêter à peu près n'importe où. Les prix des pensions en France sont assez élevés et, en Espagne, c'est la course aux places disponibles dans les «albergues».

Je campais en général à côté des cimetières car c'est là qu'on trouve de l'eau potable !

Est-ce que ce n'était pas éprouvant physiquement ?

Pas vraiment. Je faisais des étapes de 15 km par jour en moyenne. Mes chaussures étaient neuves en partant et je n'ai jamais eu d'ampoules ! Quelques rougeurs aux orteils, du côté de Duras, après trois jours de pluie car les chaussures et les chaussettes étaient humides.

J'ai évité par la suite de marcher sous les fortes averses. Les premières semaines, j'ai collectionné les tiques. Un produit acheté en pharmacie m'a permis de réduire les attaques. Je veillais à rester à l'écoute de mon corps et à me reposer régulièrement. Je dormais beaucoup et facilement. J'ai perdu 10 kg, mais sans regrets !

Avez-vous connu des moments pénibles ?

A Annesse, il a plu sans arrêt durant vingt heures. Je suis resté « prisonnier » sous ma tente. Mais j'avais à boire, à manger et de la lecture !

Lors de ma troisième semaine de marche, je me suis cassé le gros orteil. Mes doigts de pied sont devenus bleus. Je me voyais déjà rentrer à la maison. Mais grâce aux conseils d'un médecin et aux bains froids réguliers, j'ai pu poursuivre la marche.



Et quelques frayeurs sur le chemin ?

Deux attaques de chiens. Un bouvier bernois est venu mordre mon bourdon. Six chiens de chasse m'ont (peut-être) confondu avec un animal sauvage.

Une nuit, la tempête a littéralement couché la tente sur moi pendant deux heures. Je m'y suis agrippé pour qu'elle ne s'envole pas. J'ai dû aussi éloigner des sangliers en criant très fort dans ma tente.

Quel a été votre trajet préféré ?

Toutes les régions traversées avaient leur charme. J'ai eu un coup de cœur pour le chemin des peintres à Crozant. Il ne fait que trois kilomètres de long environ, en suivant la Sédelle, mais j'ai aimé les paysages autant que leurs représentations en tableaux.

Bien entendu, le chemin côtier notamment entre San Sebastien et Bilbao, est de toute beauté. Le sentier longe la côte, juste au-dessus de l'océan.

Avez-vous rencontré des pèlerins « atypiques » ?

Je me souviens de Paul, surnommé « Papillon66 », ancien compagnon d'Emmaüs. Il marchait « pour la paix dans le monde », sans argent et en sandales.

Deux religieuses françaises parties sans argent qu'équipaient également couvert et gîte. Grâce à leur gentillesse, elles s'en sortaient relativement bien.

J'ai marché durant trois jours avec un jeune couple slovaque, Teresa et Marek, qui avait également une tente. Nous échangeons nos points de vue en allemand, notamment sur l'Europe.

Et les hospitaliers dans les refuges ?

Ce sont des bénévoles sympas et très serviables qui accueillent les pèlerins dans les refuges. En France, je les ai rencontrés dans les grands centres : Vézelay, Limoges, Bourges, Périgueux.

En Espagne, j'ai fait la connaissance du Padre Ernesto à Güemes. Il est à la tête d'une véritable institution puisque plus de 7 600 pèlerins sont passés dans son albergue l'année dernière.

Chez Marie-Neige et son époux José, je me suis senti en famille. Javier, jeune homme célibataire, ouvre

grandes les portes de sa maison à Pendueles. Mais il n'a qu'une douzaine de lits à proposer. Enfin, Karmen qui a lâché sa profession d'anthropologue, il y a deux ans, après son pèlerinage. Elle a acheté une vieille demeure sur le camino : vient qui veut.

Avez-vous eu des contacts avec les habitants des communes traversées ?

Ce furent les moments les plus forts de mon chemin. Raymond, dont l'épouse venait de décéder, m'a invité à manger au restaurant.

Pierre est allé me chercher des fruits et du chocolat car, disait-il, je manquais « de vitamines et de sucre ». Jean, président local des anciens combattants, m'a installé dans son verger et est venu m'apporter le petit-déjeuner sur un plateau.

Christian et Lucie m'ont récupéré sur la place d'un village pour m'offrir un bon repas et un bon lit. Laurent, jeune prêtre à Gray, m'a invité au repas des choristes après l'office. Marguerite, arrière-grand-mère de 39 enfants, m'a cuisiné du poisson « parce qu'on était vendredi ».

Mamie Odile et Gérard ont mis la plus belle chambre à ma disposition et ont décidé que j'avais envie de frites ! Et j'en oublie !

En Espagne, malgré mon ignorance de la langue, j'ai reçu maintes fois à boire et à manger. Je dois avouer que ces contacts se sont établis parce que je marchais seul et parce que, souvent, il m'est arrivé de me perdre en chemin !

Avez-vous quelques anecdotes à nous raconter ?

A Bayonne, je suis tombé en pleine fêria. Tout le monde était habillé en blanc et rouge. Je me suis fait remarquer ! J'avais beaucoup de mal à avancer dans les rues « blanches » de monde.

Et pour dormir, j'ai fui la ville aussi loin que possible ! Une nuit, à six heures du matin, j'ai entendu du bruit devant ma tente. Mon brusque réveil a fait fuir un renard qui avait décidé d'emporter mes chaussures emballées dans un sac imperméable.

Près de Gijon, à minuit, les éboueurs sont venus vider une poubelle à côté du cimetière. Ma tente a dû les gêner. Dix minutes plus tard, les policiers étaient là pour me faire déguerpir. Cette nuit-là, j'ai poursuivi ma route dans la montagne, au clair de lune, jusqu'au petit jour. Toujours en Espagne, sur un sentier boueux et escarpé, je suis tombé dans les ronces. En me relevant, j'ai vu derrière moi un jeune homme qui m'a fait penser à l'image du Christ. C'était Xavier, Galicien de 29 ans que je prenais pour le Sauveur. J'ai marché quelques heures avec lui. Il m'a raconté (en français) l'histoire des provinces d'Espagne du Nord. C'était un livre ouvert...

### **L'important, c'est le mental**

Y a-t-il une leçon à retenir ?

Le chemin, c'est d'abord un retour sur soi-même. J'ai vu défilier ma vie, pas forcément dans l'ordre chronologique.

La marche libère l'esprit. J'ai ri, chanté, pleuré : les émotions sont remontées, incontrôlables mais tellement libératrices.

On apprend à redevenir simple, à vivre humblement, à se suffire de peu. Et quel bonheur quand on peut partager avec d'autres : une parole, un café, un morceau de pain...

Un bonheur supplémentaire a été la lecture d'un livre de poche acheté par hasard à Bilbao : La lettre qui allait changer le destin d'Harold Fly de Rachel Joyce.

Enfin, je dois tirer mon chapeau à ma famille et à mes amis qui m'ont soutenu.

L'important, c'est le mental.